

On capitaino que n'âmè pas tant remoâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 22

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188749>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

saura jamais ce qui s'est passé dans cette grande âme au moment suprême!... Il n'appartient à personne de le définir. Ce n'est pas d'aujourd'hui, du reste, que le célèbre poète a affirmé ses convictions religieuses. Voici un fragment du discours prononcé par lui, sur la tombe de Balzac, en 1850, qui peut être considéré comme le plus beau morceau d'éloquence de Victor Hugo, et qui restera certainement comme la plus énergique profession de foi spiritualiste de celui que la France pleure aujourd'hui :

« Messieurs, quelle que soit notre douleur, en présence d'une telle perte, résignons-nous à ces catastrophes. Acceptons-les dans ce qu'elles ont de poignant, de sévère. Il est bon, peut-être, il est nécessaire, peut-être, dans une époque comme la nôtre, que de temps en temps une grande mort communique aux esprits dévorés de doute et de scepticisme un ébranlement religieux. La Providence sait ce qu'elle fait, lorsqu'elle met ainsi le peuple face à face avec le mystère suprême, et qu'elle lui donne à méditer la mort, qui est la grande égalité et qui est aussi la grande liberté.

La Providence sait ce qu'elle fait, car c'est là le plus haut de tous les enseignements. Il ne peut y avoir que d'austères et sérieuses pensées dans tous les cœurs, quand un sublime esprit fait majestueusement son entrée dans l'autre vie; quand un de ces êtres qui ont plané longtemps au-dessus de la foule avec les ailes visibles du génie, déployant tout à coup les autres ailes qu'on ne voit pas, s'enfonce brusquement dans l'inconnu.

Non, ce n'est pas l'inconnu : non, je l'ai déjà dit dans une autre occasion douloureuse, et je ne me lasserai pas de le répéter ; non, ce n'est pas la nuit, c'est la lumière ! Ce n'est pas la fin, c'est le commencement ! Ce n'est pas le néant, c'est l'éternité ! N'est-il pas vrai, vous tous qui m'écoutez ? De pareils cercueils démontrent l'immortalité : en présence de certains morts illustres, on sent plus distinctement les destinées divines de cette intelligence qui traverse la terre pour souffrir et pour se purifier, et qu'on appelle l'homme ; et l'on se dit qu'il est impossible que ceux qui ont été des génies pendant leur vie ne soient pas des âmes après leur mort ! »

On capitaino que n'amè pas tant remoâ.

A n'on camp dè Bire, y'a on part d'ans, lo capitaino M..., qu'avâi dâi deints gatâières, lâi avâi adrâi mau. L'avâi la machoire tot ein papetta, rappoo à dâi z'apcès que provegnont dè sè crouiès deints, et souffressâi destrâ, avoué cein que ne poivè ni bâirè, ni medzi, et que l'avâi la tэта coumeint on quar-téron.

On matin, ye restè ào lhi et fâ criâ lo mâidzo dâo camp, que lo vint vairè et que lâi dit que l'allâvè lâi envoi oquîè po lo soladzi. On momeint après, on bastoubârè arrevè avoué dâi sangsuès.

— Que volliâi-vo fèrè dè clliâo pouetès bêtes ? lâi fâ lo capitaino.

— Eh bin, l'est por vo, capitaino, repond l'infirmier, lo majo m'a de dè vo lè veni posâ.

— Mâ ne m'a rein de dè cein ! que dâo diablo

vao-te que fasso dè sangsuès ! Enfin, tant pis ! pisque l'a de, fédè !

Et lo capitaino àovrè la botse, po qu'on pouèssè lè z'einfatâ dedein.

— Oh ! ne lè vu pas mettrè quie, fâ l'infirmier, lo majo m'a de dè lè posâ derrâi lo dou. Veri-vo !

Lo capitaino est tot èbâyi ; mâ du que lo mâidzo lo volliâvè dinsè, virè lo prussien dâo coté dâo tâi, et l'infirmier lâi eintè la carcasse avoué clliâo pessons d'Arnex, que sont bintout pliantâ dein lo casquin dâo capitaino coumeint dâi lovats dein la pé d'on muton. Lo capitaino dut dzourè quie, quand bin cein lo pequâvè et lo gatollhivè ; mâ l'étâi on hommo, et supportâ cein sein pipâ lo mot.

On pou après, lo bastoubârè, qu'étâi saillâi, revint tot épolailli.

— Qu'âi-vo, se lâi fâ lo capitaino ?

— Oh ! capitaino ! mè su trompâ. Clliâo sangsuès n'étiot pas por vo ; le sont po Crottu, lo caporat, qu'est malado.

— Ah ! vo z'étes onco on rudo lulu ; et por mè, que lo mâidzo vo z'a-te de ?

— Eh bin, m'a bailli cllia petita botolhie, que vo faut ein preindrè on gongon po vo gadrollhi lo fond dè la gâola.

— Eh bin, ma fâi, tant pis ! repond lo capitaino, que n'amâvè pas tant fèrè dè commerce, lè sangsuès lâi sont, que lâi restéyont !

Et restâ, lo veintro sù là cutra.

Le roman du caniche.

V

Après avoir emmené Fido par charité et tout simplement parce que le chagrin de l'animal avait excité sa compassion, il arriva petit à petit à sortir tout exprès pour le promener.

M. de la Cochardière voulait terminer un rapport sur les volcans de Java, qu'il désirait présenter à la Société de Géographie, il avait les pieds dans ses pantoufles, le feu flambait joyeusement, il faisait un temps gris et maussade, il pleuvait, il ventait, un temps à ne pas mettre un chien dehors !

Il fût tombé des haliebardes que ce brave Fido n'eût jamais été de cet avis. Il considérait mélancoliquement par la fenêtre les arbres du parc Monceau qui faisaient face à l'hôtel, allait, venait, gémissait avec retenue. Ainsi rappelé à l'ordre, son maître pestait quelquefois, mais il réfléchissait tout de suite que cet animal avait raison de rester indifférent aux hypothèses qu'il allait émettre sur les éruptions javanaises, et de trouver qu'elles ne valaient pas les gambades d'un chien vivant sur les pelouses, il pensait qu'il y aurait quelque cruauté à le sevrer de la récréation à laquelle il l'avait accoutumé, et, en sa qualité de bonne âme, M. de la Cochardière s'habillait, sifflait Fido et partait, consolé par les effusions de reconnaissance dont son compagnon était prodigue.

Cela continua, et si bien, qu'au bout de trois ans, de par la toute-puissance de l'habitude et sous le couvert d'un attachement de chien comme jamais il n'en avait existé, cet excellent baron était en réalité devenu le serviteur et l'esclave de son caniche.

Il faut croire cependant que cette affection ou cet esclavage ne lui suffisait pas, puisque, comme nous venons de le voir, il s'était décidé à prendre femme. Peut-être la tendresse de Fido l'avait-elle mis en appétit.